

# Les incursions hongroises en France à l'époque carolingienne

Autor(en): **d'Eszlary, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **12 (1962)**

Heft 1

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-80338>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LES INCURSIONS HONGROISES EN FRANCE A L'EPOQUE CAROLINGIENNE

Par CHARLES D'ESZLARY

Les premiers documents relatant les incursions hongroises en France au cours du dixième siècle, et principalement en Bourgogne, émanent d'écrivains de l'époque, tels Abbon de Saint-Germain-des-Prés (...—923)<sup>1</sup>, Balderic (918—975)<sup>2</sup>, Flodoard (894—966)<sup>3</sup> et Rodolphe, dit Glaber (997—1050)<sup>4</sup>.

Selon ces chroniqueurs, de telles incursions étaient considérées comme une punition de Dieu et la nature annonçait toujours les horreurs à venir. Des «admonestations célestes miraculeuses» et des «phénomènes terrestres sinistres» précédaient ces invasions. Un des meilleurs exemples d'«admonestations célestes miraculeuses» se produisit en 926. La lune «subit une éclipse, devint pâle» et, à l'aube, se lassant sans doute de cette teinte, «devint couleur de sang<sup>5</sup>». Non seulement la lune, mais le soleil lui aussi annonçait parfois le désastre: un beau jour, tous les habitants de Cambrai «virent nettement le soleil se scinder en deux et continuer sa route sur le firmament sous forme de deux soleils séparés<sup>6</sup>». Quant aux

---

<sup>1</sup> ABBON, *Le siège de Paris par les Normands*, Waquet, Paris 1942 (Les classiques de l'histoire de France au moyen âge, No 20). — MIGNE, *P. L.*, t. CXXII, col. 721—762.

<sup>2</sup> BARTHOLD JACOB LINTELO DE GEER VAN JUTPHAAS, in *Kroniek van het historisch Genootschap*, t. XXIV, p. 697ss., Utrecht 1868.

<sup>3</sup> FLODOARD, *Annales*, in *M. G. H., Scriptores*, t. III, p. 363—408.

<sup>4</sup> RAOUL GLABER, *Les cinq Livres d'Histoire (900—1044)*, p. p. Maurice Prou, Paris 1886. — MIGNE, *P. L.*, t. CXLII, col. 609—698.

<sup>5</sup> FLODOARD, *op. cit.*, Ad annum 926.

<sup>6</sup> *Ibid.*, Ad annum 922.

«phénomènes terrestres sinistres», avant-coureurs de grands maux, ils se manifestèrent sans doute le mieux en 936, peu avant une incursion hongroise. Il arriva alors que «la terre, dégénéral de sa naturelle fertilité, ne rapportait plus rien». Puis, peu après, d'«immenses monstres», complètement inconnus jusqu'ici, commencèrent à se montrer hors de la Saône, et leur nombre augmenta rapidement, car «les bêtes ne cessaient de produire des monstres et des animaux dissemblables à leurs espèces». Mais tout cela n'était pas suffisant pour convaincre les plus incrédules des malheurs à venir. Aussi «les femmes, ou bien avortaient en enfantant, ou bien délivraient des choses terribles, que leur fruit sembloit estre nay pour donner frayeur et espouvement<sup>7</sup>».

Après de tels phénomènes, on ne peut s'étonner que les chroniqueurs de l'époque rendent compte de la crainte terrible et de la panique de la population affolée. Hélas, pénitence et expiation arrivaient trop tard et il n'était même plus possible d'atténuer la colère de Dieu par des processions solennelles ayant pour but de transférer les reliques des saints — les os et les cendres de Saint Rémy<sup>8</sup>, pour ne citer qu'un exemple — en des endroits plus sûrs. En effet les «hordes» et les «bandes» de Hongrois à cheval, qui semblaient sorties de terre, apparaissaient malgré tout et, contre elles, toute résistance était vaine. Les assaillants incendiaient non seulement les villes, mais encore les monastères et les églises, tuant de leurs flèches la majeure partie de la population combattante et imposant à ceux qui étaient restés en vie une rançon inouïe; et puis, subitement, ils disparaissaient comme ils étaient venus. Ces catastrophes étaient d'autant plus insupportables qu'elles se reproduisaient. Les incursions hongroises devenaient de plus en plus fréquentes et leur cessation n'était jamais définitive; une année parfois ne s'était pas écoulée que les cavaliers se présentaient à nouveau, pour achever, par de nouvelles destructions, leurs anciennes dévastations dont on se remettait à peine. Nous savons, par

---

<sup>7</sup> PIERRE DE SAINT-JULIEN DE BALLEUR, in VICTOR FOUQUE, *Histoire de Chalon-sur-Saône, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Chalon-sur-Saône 1844, Ad annum 936.

<sup>8</sup> FLODOARD, *op. cit.*, Ad annum 926.

exemple, que le monastère fortifié de Beze a été dévasté cinq fois par les Hongrois entre 935 et 937<sup>9</sup>.

D'après les récits de l'époque, les Hongrois sont les «rejetons des diables<sup>10</sup>»; une «nation féroce et barbare de la Scythie», remarque un des chroniqueurs<sup>11</sup>, alors qu'un autre les appelle «Sarrasins des Hongres», ajoutant encore cette explication: «peuple grossier... fléau de Dieu<sup>12</sup>». Cependant ces constatations ne nous permettent pas de savoir si les Magyars venaient de la «Scythie orientale», avec les «Sarrasins occidentaux», ou encore du ciel ou de l'enfer.

Il n'est donc pas surprenant que la Chanson de Roland, dont le texte se fixe au cours du onzième siècle et subit ainsi fortement l'influence des chroniques déjà existantes, évoque les Hongrois de cette façon peu flatteuse:

«Encuntre mei revelerunt li Seisne  
E Hungre e Bugre e tante gent averse...<sup>13</sup>.»

Ces vers ne tiennent aucun compte des réalités, car les Hongrois ne pouvaient participer à côté des Arabes aux combats de Charlemagne dans les Pyrénées, pour la bonne et simple raison qu'à cette époque ils campaient encore très loin, quelque part sur les pentes du Caucase. Malheureusement, cette constatation de Turol-dus, disciple de Calliope — qui, en confondant avec simplicité «deux peuples, deux continents et deux siècles», a établi dans le domaine des erreurs un record que jusqu'ici personne n'a pu égaler — a fortement influencé les adeptes de Clio. Néanmoins, nous sommes

---

<sup>9</sup> JOSEPH CALMETTE, *Trilogie de l'histoire de France*, Paris 1948—1949, t. 1, p. 120.

<sup>10</sup> *ut viri diabolici* (*Ex vita S. Deicoli*, in *M. G. H., Scriptorum*, t. XV, p. 677).

<sup>11</sup> PIERRE JUÉNIN, *Nouvelle histoire de l'abbaye royale et collégiale de Saint-Filibert et de la ville de Tournus... avec une table chronologique...*, Dijon 1733.

<sup>12</sup> ABBÉ CAZET, *Notice historique et archéologique sur l'église et l'abbaye de Saint-Marcel depuis sa fondation jusqu'au treizième siècle*, in *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône*, t. I, p. 157 et 182, Chalon-sur-Saône 1846.

<sup>13</sup> JOSEPH BÉDIER, *La Chanson de Roland publiée d'après le manuscrit d'Oxford et traduite*, p. 221—222, v. 2921—2922, Paris 1922.

fortement surpris par le fait que, même dans le proche passé, il y ait eu des «historiens» pour suivre aveuglément les traces des chroniqueurs dont la «grossièreté barbare<sup>14</sup>» est reconnue depuis longtemps déjà. En effet, il existe encore de nos jours des gens qui évoquent les Magyars incurseurs du dixième siècle sous le nom de «hordes», de «bandes», dont l'unique but était le «pillage» et le «brigandage», après lesquels, accomplissant d'«immenses chevauchées», ils rentraient dans leur patrie munis d'un «fructueux butin».

\*

Nous pensons qu'il est facile de justifier notre surprise et, plus encore notre critique, si on prend la peine de jeter un coup d'œil sur l'état actuel de la science et si on essaie de déduire les événements de ses données positives. Ce «constat des faits», comme dans toutes les enquêtes, consistera dans le relevé des dates et des lieux des incursions hongroises.

Cette recherche n'est plus difficile de nos jours, car la masse des livres anciens et récents concernant l'histoire de la France offre ces données à tous les lecteurs<sup>15</sup>.

En ce qui concerne les plus importantes incursions hongroises, l'opinion générale est que les Hongrois sont venus :

la première fois sur le territoire de la France actuelle en 913, après la dévastation de la Lorraine et dépassant à peine le Rhin ;

la deuxième fois en 917, en Lorraine ;

la troisième fois en 919, encore en Lorraine et en Alsace ;

---

<sup>14</sup> FRANÇOIS-PIERRE GUIZOT, *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France, depuis la fondation de la monarchie française jusqu'au treizième siècle*, t. VI, p. XIII, Paris 1824.

<sup>15</sup> JOSEPH CALMETTE, *op. cit.*, t. I et II. EMIL DANIELS, *De invallen der Hongaren. Hun groote inval in Lotharingen ten jare 954*, Anvers 1926. LOUIS-ETIENNE DUSSIEUX, *Essai historique sur les invasions des Hongrois en Europe et spécialement en France*, Paris 1839. GINA FASOLI, *Le incursioni ungare in Europa nel secolo X*, Florence 1945. LOUIS HALPHEN, *Charlemagne et l'empire carolingien*, Paris 1947. BALTIN HOMAN et G. SZEKFU, *Magyar történet*, t. I, Budapest 1928. W. KIENAST, *Deutschland und Frankreich in der Kaiserzeit, 900—1270*, Leipzig 1943. RUDOLF LÜTTICH, *Ungarnzüge in Europa im zehnten Jahrhundert*, Berlin 1910.

la quatrième fois entre 924 et 926, en Bourgogne, en Languedoc, en Aquitaine et jusqu'à l'océan Atlantique;

la cinquième fois en 937, et de nouveau en Bourgogne;

la sixième fois en 943, en renouvelant leur attaque de la Provence et du Languedoc, poussant cette fois jusqu'à l'Ebre au-delà des Pyrénées;

la septième fois en 951, et pour la troisième fois en Bourgogne;

la huitième fois en 954, en Belgique actuelle qui appartenait à cette époque à la Lorraine et une quatrième fois en Bourgogne.

De cette simple énumération des incursions hongroises découlent des constatations assez importantes qui indiquent en quelque sorte leurs vraies causes.

Ainsi, en ce qui concerne les dates, les incursions se sont donc déroulées entre 913 et 954, époque pendant laquelle la vie intérieure de la France était assez tendue. En effet les Carolingiens décadents se battaient alors contre les Robertiens en plein essor<sup>16</sup>. Les premiers, légitimes, voulaient récupérer leur ancienne autorité, tandis que les seconds désiraient affermir légitimement leur nouvelle autorité. Au cours de cette lutte si longue, on peut constater des changements successifs dans la relation des forces des parties adverses, équivalentes à l'origine: le droit légitime des Carolingiens

---

<sup>16</sup> JOSEPH CALMETTE, *Bourgogne et Midi à l'époque carolingienne*, in *Annales de Bourgogne*, t. XIII, fasc. 4, p. 265—273, Dijon 1941. *Id.*, *L'effondrement d'un Empire et la naissance d'une Europe, IX—X<sup>e</sup> siècles*, Paris 1941. MAURICE CHAUME, *A propos de la Chanson de Roland, «Gui de Bourgogne» et les attaches bourguignonnes de Robert le Fort*, in *Annales de Bourgogne*, t. XIII, fasc. I, p. 7—26, Dijon 1941. *Id.*, *L'origine carolingienne des ducs féodaux d'Aquitaine*, in *Annales du Midi*, t. LVI—LX, p. 286—290, Toulouse 1944—1948. FRÉDÉRIC DE GINGINS-LA SARRA, *Mémoires pour servir à l'histoire des royaumes de Provence et de Bourgogne-Jurane*, in *Archiv für schweizerische Geschichte*, t. VII, VIII et IX, Zurich 1851—1853. ADOLF HOFMEISTER, *Markgrafen und Markgrafschaften im italischen Königreich in der Zeit von Karl dem Großen bis auf Otto den Großen (774—962)*, in *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, t. VII, Ergänzungsband, p. 215—428, Innsbruck 1907. HUMBERT LIGNY, *L'Occident médiéval. La Belgique et l'Europe*, Paris et Bruxelles 1948. RENÉ POUPARDIN, *Le royaume de Bourgogne, 888—1038. Etude sur les origines du royaume d'Arles*, Paris 1907.

est devenu plusieurs fois très précaire en face de la puissance autoritaire des Robertiens<sup>17</sup>. Puisque les dates de ces crises coïncident dans les grandes lignes avec celles des incursions hongroises, une idée surgit presque d'elle-même : il a existé des relations entre les Carolingiens et les Hongrois d'antan. La probabilité de cette supposition est même soulignée par le fait que les forces carolingiennes, de plus en plus diminuées en face de celles des Robertiens, ne pouvaient plus espérer une victoire définitive qu'en s'appuyant sur une aide extérieure. Cette idée se confirme par le fait que, presque chaque fois que la situation des Carolingiens devint plus précaire en face des Robertiens, il y eut une incursion hongroise après laquelle la situation carolingienne s'améliora.

Qu'il nous soit permis d'évoquer quelques exemples à l'appui de notre remarque.

Citons tout d'abord les changements qui s'étaient déroulés en 924 en Gothie. Avant cette date, ce marquisat appartenait à Raymond II Pons, partisan important de la coalition robertienne. Mais ce territoire passa alors aux mains de Guillaume le Jeune, comte d'Auvergne et appui des Carolingiens dès juin 924<sup>18</sup>, probablement avec l'aide des Hongrois. En tout cas, des Hongrois s'y trouvaient certainement déjà, car autrement on voit mal comment Raymond II Pons aurait pu les expulser plus tard<sup>19</sup>. Ainsi Raymond II Pons, à nouveau maître de la Gothie, put la transmettre peu après son fils Raymond III Pons. La prise de possession de ce dernier est bien prouvée par une charte datée du 20 décembre 924 et qu'il signa du titre de comte et marquis de Gothie<sup>20</sup>.

---

<sup>17</sup> J. DHONDT, *Election et hérédité sous les Carolingiens et les premiers Capétiens*, in *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. XVIII, p. 913—953, Bruxelles 1939. K. GLÖCKNER, *Lorsch und Lothringen, Robertiner und Capetinger*, in *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, t. 89 (N. S., t. 50), p. 301—354, Karlsruhe 1936. FERDINAND LOT, *Fidèles ou vassaux? Essai sur la nature juridique du lien qui unissait les grands vassaux à la royauté depuis le milieu du neuvième jusqu'à la fin du douzième siècle*, Paris 1904. *Id.*, *Les derniers Carolingiens. Lothaire, Louis V, Charles de Lorraine*, Paris 1891.

<sup>18</sup> CLAUDE VIC et DOMINIQUE JOSEPH VAISSETTE, *Histoire générale de Languedoc...*, t. IV, p. 26, Toulouse 1876.

<sup>19</sup> *Ibid.*, t. III, p. 100—101.

<sup>20</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 25, et t. V, Preuve No XLIX, col. 147—150.

Cet événement nous montre tout d'abord que les intérêts de Guillaume le Jeune et des Magyars étaient les mêmes et s'opposaient à ceux de Raymond II Pons et de son fils. Il est par conséquent probable que c'est par suite des immixtions hongroises que la Gothie est devenue un territoire carolingien. Enfin il est certain qu'une défaite hongroise provoqua le retour de la Gothie au camp robertien<sup>21</sup>.

Cette influence hongroise devint plus éclatante encore en 926, lorsque Guillaume le Jeune, associé des Carolingiens, entama la lutte contre le chef même des Robertiens, Raoul de Bourgogne. Dans cette lutte, Guillaume le Jeune commença par perdre: «le roi (Raoul de Bourgogne) attaqua Nevers qui était défendu par Aefred, frère de Guillaume le Jeune, et lui demanda des otages en garantie de sa soumission, puis il poursuivit le comte (Guillaume le Jeune)... et allait sans nul doute l'atteindre quand une invasion des Hongrois le contraignit à se retirer...<sup>22</sup>.»

Comme on peut le voir, l'apparition des Hongrois, par hasard, mais à la façon d'un *Deus ex machina*, sauve encore la légitimité des Carolingiens qui purent se maintenir ainsi en Auvergne en dépit de l'autorité robertienne.

Enfin le relèvement des Carolingiens en 937 peut lui aussi être attribué à une incursion hongroise. Comme on le sait, le chef des Robertiens, Raoul de Bourgogne, est mort le 15 janvier 936 et la France est revenue aux Carolingiens. Louis IV d'Outremer (936—954) rentra d'Angleterre, mais son règne fut entravé par le fait que le nouveau chef des Robertiens, Hugues le Noir, frère de Raoul de Bourgogne décédé, ne voulut pas lui prêter serment de fidélité. Au moment le plus critique de cette situation difficile, apparurent de nouveau les Hongrois — naturellement toujours «par hasard» et en *Deus ex machina* — qui dévastèrent toute la

---

<sup>21</sup> LÉONCE AUZIAS, *L'Aquitaine carolingienne, 778—987*, Toulouse et Paris 1937, p. 457, note 16, n'a pas encore vu cette constellation, car il n'a pas examiné l'ordre chronologique des événements. Ainsi, il n'a imputé les changements Robertiens-Carolingiens et Carolingiens-Robertiens dans la possession de la Gothie qu'à des «circonstances de nous inconnues».

<sup>22</sup> GUY-ALFRED RICHARD, *Histoire des comtes de Poitou, 778—1204*, t. I, p. 65, Paris 1903.



Bourgogne. Le résultat de cette incursion ne se fit pas attendre, car peu après, comme le remarque le chroniqueur Flodoard, *Hugo ad regem venit et amicitiam ei sacramento promittit*<sup>23</sup>.

Après cet incident, le règne de Louis IV d'Outremer redevint approximativement calme et les incursions hongroises ultérieures furent la conséquence directe du changement de sa politique. En effet, pour se maintenir intérieurement, il changea de politique extérieure en abandonnant l'alliance hongroise germanophobe au profit d'une alliance avec Otton le Grand, adversaire des Hongrois.

En ce qui concerne les lieux des incursions en question, nous l'avons vu ci-dessus, il ne s'agit jamais de l'ensemble de la France. Comme on le sait, le territoire de la France de l'époque était pour ainsi dire divisé en deux parties, les domaines des deux coalitions carolingienne et robertienne. Les territoires carolingiens comprenaient — outre l'Île de France — l'Auvergne, l'Angoulême, le Périgord et le Poitou. Les territoires qui se trouvaient au contraire dans les sphères d'intérêt des Robertiens étaient la Bourgogne, la Provence, le Languedoc et l'Aquitaine. La Lorraine, à qui la Belgique actuelle appartenait à cette époque, se ralliait à l'un ou l'autre des adversaires<sup>24</sup>.

Entre ces deux parties de la France, les incursions hongroises touchèrent d'une façon visiblement plus forte les territoires de la coalition robertienne et épargnèrent presque ceux de la coalition carolingienne, même lorsqu'il fallut les traverser. Un bon exemple en est l'incursion hongroise de 917 qui, après avoir incendié Bâle et dévasté les territoires d'Alsace, de Bar, les vallées de la Moselle et de la Meurthe<sup>25</sup> — territoires qui appartenaient sans exception aux Robertiens —, poursuivit sa route et pénétra sur les territoires des Carolingiens sans plus y faire de mal. C'est ainsi qu'à Reims,

---

<sup>23</sup> FLODOARD, *op. cit.*, Ad annum 938. EUGÈNE JARRY, *Provinces et pays de France. Essai de géographie historique*, t. III, p. 223, Paris 1949.

<sup>24</sup> JOSEPH CALMETTE, *Atlas historique*, fasc. II: *Le moyen âge*, Paris 1941 (coll. Clio). I. WOLFRAM et WERNER GLEY, *Elsaß-Lothringer Atlas*, Francfort 1931.

<sup>25</sup> *Hungri primum Renum traicierunt, et usque Burgundiam pervenerunt.* (*Ex Annalibus S. Medardi Suessionensibus*, in *M. G. H., Scriptores*, t. XXVI, p. 518—522.)

ville généralement connue même à l'époque pour être celle du sacre des Carolingiens, les Hongrois ne firent que défiler non loin de la ville, à la grande joie des citadins<sup>26</sup>. C'est là peut-être la meilleure preuve du fait que les incurseurs étaient des alliés de Charles III le Simple (879—929). En effet, le siège de cette ville riche n'aurait pas été difficile et il n'eut pas lieu, bien que les Hongrois ne laissassent jamais derrière eux des villes intactes, toujours très dangereuses en cas de retraite forcée.

La supposition d'une telle alliance n'est pas réfutée par les dévastations que firent les Hongrois sur les territoires carolingiens, à côté de ceux des Robertiens. Le cas de Reginald le «Renard», comte de Giselbert, en Lorraine, en est le meilleur exemple. Ce seigneur trop ambitieux demanda à Charles III le Simple le titre de duc et, comme il ne l'avait pas obtenu, il abandonna son camp. En 919, il demanda même une aide à Henri l'Oiseleur, mais, n'ayant rien reçu non plus de ce dernier, il retourna vers Charles III le Simple en 920. Mais il n'y resta pas longtemps, car en 921 on le retrouve parmi les ennemis des Carolingiens et, sûrement à cause de ses mérites, Raoul de Bourgogne le reconnut en 923 comme vassal principal. Mais, en 925, il est de nouveau l'allié de Henri l'Oiseleur, d'où il se range, définitivement cette fois-ci, aux côtés de Charles III le Simple, de qui il reçut en 928 le titre de «Duc de Lorraine» tant souhaité<sup>27</sup>.

Malheureusement, nous ne savons pas de quel côté se trouvait Reginald le «Renard», comte de Giselbert, au moment de l'incursion hongroise de 926, et la dévastation de la Lorraine à cette époque<sup>28</sup> peut avoir trois raisons. En effet, il est possible que ce seigneur se trouvât encore à ce moment-là aux côtés de Henri l'Oiseleur contre lequel les Hongrois étaient en guerre, mais il pouvait aussi bien

---

<sup>26</sup> AUGUSTE DUMAS, *L'église de Reims au temps des luttes entre Carolingiens et Robertiens, 888—1027*, in *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. XXX, p. 5—38, Paris 1944.

<sup>27</sup> K. GLÖCKNER, *op. cit.* ROBERT PARISOT, *Histoire de Lorraine (Meurthe, Moselle, Vosges)*, 3 vol., Paris 1919—1924. *Id.*, *Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens (843—923)*, Paris 1898.

<sup>28</sup> *Ungri... Rheno transmeato usque in pagum Voziensem paediis incendiisque desaeviunt.* (FLODOARD, *op. cit.*, Ad annum 926.)

être de nouveau l'homme de Charles III le Simple qui ne s'exposa pas pour lui, ou bien — ce qui est le plus vraisemblable — les Hongrois, ne pouvant pas suivre ses oscillations entre Carolingiens et Robertiens, le considérèrent comme un ennemi.

Le fait que les incursions hongroises n'aient pas touché, ou presque, les territoires des Carolingiens, alors que ceux des Robertiens étaient toujours exposés à leurs attaques, renforce l'hypothèse d'une relation entre les Carolingiens et les Arpades. Cette supposition est confirmée encore par le fait que les territoires carolingiens étaient plus riches et plus proches des Hongrois (par exemple, l'Ile de France), alors que ceux des Robertiens étaient moins riches et plus éloignés (par exemple, l'Aquitaine). Ainsi, si les relations que nous supposons n'avaient pas existé, les Magyars auraient eu avantage à dévaster les territoires des Carolingiens plutôt que ceux des Robertiens.

\*

On peut trouver de nos jours, et assez facilement, de semblables «coïncidences» de dates et de lieux en France<sup>29</sup> et elles se rangent dans la série des causes des incursions hongroises déjà connues. Ces rapports sont révélés par le fait que les Hongrois païens du dixième siècle ont non seulement offert asile dans leur propre patrie à certains souverains occidentaux<sup>30</sup>, mais qu'ils se sont encore liés à eux par des mariages<sup>31</sup> et qu'ils sont souvent devenus de véritables

---

<sup>29</sup> LOUIS-ETIENNE DUSSIEUX, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> éd., Paris 1879, pp. 32, 35ss. Selon cet auteur, Louis IV d'Outremer avait cédé la Lorraine à Otton le Grand en 954 et ce dernier l'avait donnée en fief à Conrad, duc de Franconie. Mais peu de temps après son investiture, Conrad avait soutenu Ludolf, fils d'Otton, qui, mécontent du remariage de son père, avait déchaîné une révolution en Allemagne. Aidé de son frère Henri et de ses margraves, Otton l'emporta et, pour punir Conrad, il le dépouilla du duché de Lorraine et en investit son propre frère Brunon, archevêque de Cologne. «Pour se venger, Conrad appela les Hongrois à son secours» (p. 61—62).

<sup>30</sup> *Arnaldus autem... cum uxore et filiis ad Hungarios fugit.* (LIUDPRAND, *Opera*, éd. Joseph Becker, *M. G. H., Scriptorum in usum Schol.*, Hanovre et Leipzig 1915, *Antapodosis*, livre II, 18.)

<sup>31</sup> Le prince bavarois Arnoldus et son frère Berchtold se sont mariés avec des Hongroises, Agnès et Beatrix, dont nous ne connaissons pas les

amis<sup>32</sup>. De telles relations amicales ont poussé les Hongrois aux alliances avec l'empereur Léon VI le Sage entre 886 et 912, l'empereur Arnoulf entre 892 et 899, le roi des Longobards Bérenger I entre 904 et 924, l'empereur Constantin VII Porphyrogénète entre 912 et 934, Arnoulf de Bavière entre 915 et 926, la France carolingienne entre 917 et 936, les Saxons entre 924 et 935 et enfin le pape Jean X entre 927 et 928<sup>33</sup>.

---

prénoms hongrois païens. (G. NAGY, *Az Arpadhaz*, in *Turul*, T. XI, p. 138—140, Budapest 1893. *Id.*, *Az Arpadhaz mondai genealogiaja*, in *Turul*, t. XII, p. 1—9, Budapest 1894. *Id.*, *Szent Istvan családí összeköttetései*, in *Turul*, t. XXXII, Budapest 1914. FRANZ TYROLLER, *Die Ahnen der Wittelsbacher*, in *Jahresbericht des Wittelsbacher Gymnasiums*, Munich 1950—1951. *Id.*, *Die Ahnen der Wittelsbacher zum anderen Male*, in *Jahrbuch für fränkische Landesforschung*, t. XV, p. 129—156, Kallmünz-Opf. 1955.)

<sup>32</sup> *Verum quia Berengarius firmiter suos milites fideles habere non poterat, amicos sibi Ungarios non mediocriter fecerat.* (LIUDPRAND, *op. cit.*, livre I, 42.) *Duo reges Dursac et Bugat* (en hongrois moderne Dorzsak et Bogat) *amicissimi Berengarii.* (*Ibid.*, livre II, 61.)

<sup>33</sup> JOSEPH CALMETTE, *Le Reich allemand au moyen âge*, Paris 1951. CONSTANTINUS PORPHYROGENITUS, *De administrando imperio*, in *Magyar Görög Tanulmányok*, t. XXIX. — Texte grec éd. G. Moravcsik, trad. angl. R. J. H. Jenkins, Budapest 1949. *Id.*, *De thematibus et de administrando imperio*, éd. Becker, Bonn 1840. — MIGNE, *P. G.*, t. 113, col. 1—422. D. CSANSKI, *Arpad es az Arpadok*, Budapest 1908. F. DÖRY, *Szent Istvan családí története*, in *Emlékkönyv Szent Istvan kiraly halalanak kilencszazadik évfordulojara*, t. II, Budapest 1938. PIETRO FEDELE, *Ricerche per la storia di Roma e del Papato nel secolo X*, in *Archivio della reale Società romana di Storia patria*, t. XXXIII, Rome 1910. GIULIO GAY, *L'Italia meridionale e l'impero bizantino dall'avvento di Basilio I alla resa di Boni ai Normanni (867—1071)*, Florence 1917. LUDO MORITZ HARTMANN, *Geschichte Italiens im Mittelalter*, t. I—III, Gotha 1897—1911. BALTIN HOMAN, *Kulpolitikai irányok a magyar történetben*, Budapest 1932. BALTIN HOMAN et G. SZEKFU, *op. cit.*, t. I. KARL LECHNER, *Die territoriale Entwicklung von Mark und Herzogtum Österreich*, in *Unsere Heimat*, t. XXIV, p. 33—55, Vienne 1953. LEO IMPERATOR, *Tactica sive de re militari liber*, in MIGNE, *P. G.*, t. 107, col. 669—1120. G. MORAVCSIK, *Bizantinoturcica*, t. I—II, Budapest 1942—1943. G. NAGY, *Szent Istvan kiraly családí összeköttetései*, in *Turul*, t. XXIV, Budapest 1906. O. PASTINE, *Il regno di Berengario I*, Zurigo 1912. G. PAULER, *A magyar nemzet története Szent Istvanig*, Budapest 1900. FRIEDRICH STEIN, *Geschichte des Königs Konrad I von Franken und seines Hauses*, Nördlingen 1872. K. SZABO, *A magyar vezerek kora*, Budapest 1883. GERD TELLENBACH, *Zur Geschichte Kaiser Arnulfs*, in *Historische Zeitschrift*, t. 165, p. 229—245,

Parmi les personnages mentionnés, certains demandèrent aux Hongrois de venir dans leur pays les soutenir contre leurs ennemis. Et nous pouvons lire dans l'*Antapodosis* de Liutprand: *rogavit Berengarius Ungarios si se amarent...*<sup>34</sup>. On trouve la même chose dans la chronique de Benedetto Monaco qui dit, en parlant du pape Jean X, *...statimque nuntios transmisit ad Ungarorum gens ut veniret et possideret Italia: quo per acto omnis Ungarorum gens in Italia transgressi sunt*<sup>35</sup>.

Nous pensons qu'à la suite de tels documents, il est dépassé de qualifier les incursions des Hongrois en France au cours du dixième siècle de «simples brigandages» sans autre intention que le butin. Celui qui, de nos jours encore et après tant de publications à ce sujet, affirme cela dort depuis des décades à la façon de Rip van Winkle, sans rien connaître des nombreuses découvertes de ces dernières années. Et nous regrettons que le «petit marteau» de Jonathan Swift, qui devait réveiller les savants s'endormant sans cesse, ne le rappelle à la réalité.

Quant à nous, malgré nos recherches approfondies, nous n'avons pas trouvé une seule indication écrite confirmant que les Hongrois soient venus avec des «chariots» ou aient été accompagnés d'autres «véhicules» aptes au transport du butin; il semble évident que de simples cavaliers ne pouvaient transporter grand'chose avec eux.

Comme les «Visigoths civilisés» étaient, au cours du septième siècle, moins avancés que les «Arabes barbares», de même les Francs du dixième siècle étaient plus arriérés que les Hongrois. Une preuve incontestable en est que les orfèvres francs étaient largement au-dessous de leurs confrères hongrois de l'époque, du point de vue artistique. En effet, même les objets ecclésiastiques du culte

---

Munich et Berlin 1942. MÖR WERTNER, *Az Arpadok csaladi története*, Nagy-Becskerekén 1892. *Id.*, *Die Allianzen der Arpaden*, in *Jahrbuch d. Ges. Adler*, t. XVI, Vienne 1886. A. G. ZARANDY, *Arpad vére*, Budapest 1904.

<sup>34</sup> LIUDPRAND, *op. cit.*, livre II, 61.

<sup>35</sup> BENEDETTO MONACO DI S. ANDREA DI MONTE SORATTE, *Chronicon 360—973*, in *M. G. H., Scriptores*, t. III, p. 695—719. — MIGNE, *P. L.*, t. CXXXIX, p. 9—50. — Ed. Giuseppe Zuchetti, Rome 1920. PIETRO FEDELE, *op. cit.* T. VENNI, *Giovanni X*, in *Archivio della reale Società romana di Storia patria*, t. L, Rome 1927, et N. S., t. II, Rome 1936.

franc étaient des essais primitifs en comparaison des objets d'or et d'argent en usage en Hongrie et dont la plus belle collection est le fameux «Trésor de Nagyszentmiklos», comprenant une multitude de plats, cruches, hanaps, assiettes, etc.<sup>36</sup> Transporter sur une très grande distance le bric-à-brac des Francs aurait été aux yeux des Magyars païens plus que ridicule.

Notons aussi que l'accumulation des trésors était pratiquement impossible pour les Hongrois d'antan, par suite de la vie nomade d'un peuple qui pratiquait sous ses tentes une simplicité puritaine. Par suite des migrations continuelles, les objets d'art représentaient pour eux un poids mort dont ils n'avaient que faire, tout échange étant très difficile; à cette époque, seuls les esclaves et les animaux avaient une véritable valeur, et il en sera de même dans les siècles postérieurs. D'ailleurs, au cours du moyen âge, la Hongrie était, ses mines n'étant pas encore épuisées, l'un des plus grands producteurs d'or et d'argent; ces métaux s'accumulaient en quantité dans le pays<sup>37</sup>; en revanche, par suite des guerres continuelles, on manquait de plus en plus d'hommes et de bétail. C'est pour cela que, même dans les époques postérieures, les règles du droit n'empêcheront jamais l'exportation des trésors, alors qu'au contraire

---

<sup>36</sup> Voir les illustrations de ces objets d'art dans A. SZILAGYI, *A magyar nemzet története*, t. I, Budapest 1895.

<sup>37</sup> Au cours du moyen âge, deux tiers de la production mondiale d'or provenaient de l'Afrique et un tiers de l'Europe. Les cinq sixièmes de la production européenne provenaient de la Hongrie puisque, sur les 1200 kg. d'or du continent, elle en produisait 1000. La situation était presque aussi favorable quant à l'argent dont le quart de la production européenne provenait de Hongrie: 10 000 kg. sur les 40 000 kg. annuels. Cette quantité n'était dépassée en Europe que par la Bohême qui produisait 15 000 kg. d'argent.

Les mines d'or se trouvaient en Transylvanie, dans le Szepesség, à Lipto, le long du cours supérieur du Danube, à Szatmar et en Slavonie. Le centre des mines d'argent était à Selmecebanya et les principales exploitations à Bakabanya, Besztercebanya, Gölniczbanya, Jaszo, Korpona, Rozsnyobanya, Zolyom et également à Radna en Transylvanie. Une grande partie de la production était exportée. (I. ACSADY, *Magyarország pénzügyei Ferdinand I malkodása alatt*, Budapest 1888. BALTIN HOMAN et G. SZEKFÜ, *op. cit.*, t. I—II. LUDWIG THALLOCHY, *A kamara haszna története*, Budapest 1879.)

l'exportation des esclaves et des animaux sera très sévèrement interdite dès le début de la législation écrite<sup>38</sup>.

Enfin, principal argument, la France carolingienne n'est pas vraiment riche, et il n'a été fait jusqu'ici en Hongrie aucune découverte archéologique de monnaie en or ou en argent d'origine franque, ce qui aurait pu être une preuve de ce brigandage supposé.

Il existe encore de nos jours une opinion fort répandue, selon laquelle les incursions hongroises auraient été tellement affreuses qu'elles sont demeurées jusqu'à aujourd'hui de «terrifiants souvenirs» pour les Français. Nous pensons, en évoquant l'invasion des Mongols de 1241—1242 par laquelle une population d'environ deux millions d'âmes — soit la moitié de la population de la Hongrie — a été massacrée<sup>39</sup>, que cette affirmation est un peu exagérée. N'oublions pas que, au cours des incursions hongroises, nous ne trouvons par exemple aucune mention de torture, aucun récit relatant la mort de quelqu'un qui n'aurait pas résisté. Noircir les Magyars est un phénomène très intéressant chez les chroniqueurs, mais de telles affirmations sont minimisées par les écrivains grecs, arabes et perses contemporains et par le récit du moine Héribold qui survécut à une incursion hongroise en 926 à Saint-Gall. Selon lui, les Hongrois n'étaient pas des fauves sauvages, mais de braves hommes qui aimaient à manger et à boire, qui chantaient souvent et qui comprenaient la farce, tout en sachant, quand il le fallait, être très disciplinés et très braves<sup>40</sup>. Que ces incursions aient coûté beaucoup de sang et de vies humaines, on ne peut le nier, mais il n'y a pas de guerre qui ne soit terrible.

Ecartant ces accusations injustifiées, nous pensons que les incursions des Hongrois étaient de simples manifestations politiques de la part d'un peuple pourchassé par ses ennemis. Cette politique

---

<sup>38</sup> *Decr. S. Stephani, S. Ladislai et Colomanni.* (D. MARKUS, *Corpus Iuris Hungarici*, 1000—1895, 4 vol., Budapest 1899—1900.)

<sup>39</sup> *Rogerus: Carment miserabile super destructione Hungariae.* (GYÖRGY FEJER, *Codex diplomaticus Hungariae ecclesiasticus ac civilis*, Budapest 1844. *Statisztikai Zsebkönyv*, Budapest 1948.)

<sup>40</sup> *Annales Sangallenses majores*, in *M. G. H., Scriptores*, t. I, p. 72—85. EKKEHARDUS IV, *Casuum S. Galli continuatio I*, in *M. G. H., Scriptores*, t. II, p. 75—147. O. HERMANN, *A magyar nép arca és jelleme*, Budapest 1896.

présentait deux aspects: l'isolement vers l'Orient et l'installation en Occident.

L'isolement vers l'Orient était une question vitale pour les Hongrois qui voulaient se libérer des Béchénieux (ou, mal écrit, des Pétchéniégués), peuple parent, mais ennemi mortel pour une raison jusqu'ici inconnue<sup>41</sup>. Cet isolement s'accomplit de telle façon que les Hongrois ont facilité à tous points de vue la formation de l'Empire kievien de la dynastie pré-Rurik<sup>42</sup>; après sa formation, cet Etat fut pour eux, pendant toute son existence et jusqu'à l'invasion des Mongols, un véritable rempart contre toutes les attaques venant de l'Orient<sup>43</sup>.

L'installation en Occident est une tendance indiscutable de nos jours. Ainsi nous savons que les Hongrois restèrent en Bourgogne et en Lorraine pendant trois ans, entre 913 et 917; en 927, «ils ne voulaient pas abandonner la Champagne»; et ils séjournèrent pendant une année, en 932, à Gembloux<sup>44</sup>. Mais ces campements ne pouvaient pas être pour eux définitifs et ne leur offraient pas de nouvelle patrie.

L'effort des Hongrois pour s'installer en Occident s'est inscrit dans ce double principe: aider toutes les formations d'Etat ne présentant pas de danger pour eux et lutter contre toutes les puissances qui pourraient leur nuire<sup>45</sup>. Suivant ce principe, les Hongrois sont devenus les alliés de l'Empire Romain d'Orient et du Royaume longobard et les ennemis du grand Empire morave en formation et de l'Empire Romain d'Occident.

---

<sup>41</sup> A. GALLUS, *The horse-riding Nomads in human development*, in *Anales de Historia Antigua y Medieval*, Buenos Ayres 1953. FERENCZ ALBIN GOMBOS, *A honfoglalo magyarok italiai kalandozasa, 898—904*, in *Különlenyomat a Hadtörténelmi Közlemények*, t. XXVIII, Budapest 1927. BALTIN HOMAN, *A magyarok honfoglalasa és elhelyezkedése*, in *Magyar Nyelvtudomány Kézikönyve*, Budapest 1923.

<sup>42</sup> NICOLAS DE BAUMGARTEN, *Aux origines de la Russie*, in *Orientalia Christiana*, No 119, Rome 1939. *Id.*, *Saint Vladimir et la conversion de la Russie*, in *Orientalia Christiana*, No 79, Rome 1932.

<sup>43</sup> BALTIN HOMAN et G. SZEKFU, *op. cit.*, t. I. GYULA PAULER, *op. cit.*, t. I. S. SZILAGYI, *op. cit.*, t. I.

<sup>44</sup> LOUIS-ÉTIENNE DUSSIEUX, *op. cit.*, pp. 34, 42, 62.

<sup>45</sup> BALTIN HOMAN, *op. cit.*



Les incursions des Hongrois en France furent les conséquences de cette dernière tendance. Les Hongrois ont empêché dans leur patrie le *Drang nach Osten*<sup>46</sup> de l'Empire Romain d'Occident, et la lutte contre le *Drang nach Westen* de cet empire se déroulait *nolens volens* sur les territoires de la France<sup>47</sup>. Ainsi les Magyars païens n'attaquaient pas dans leurs incursions l'Etat français, mais au contraire voulaient fortifier et aider le pouvoir central de celui-ci dans sa lutte contre les grands vassaux de Lorraine et de Bourgogne et leurs alliés en Provence et en Languedoc, seigneurs amis de l'Empire Romain d'Occident.

---

<sup>46</sup> TH. KARG-BEBENBURG, *Aufgaben eines historischen Atlases für das Königreich Bayern*, Munich 1905. E. KLEBEL, *Die Ostgrenze des Karolingischen Reiches*, in *Jahrbuch für Landeskunde von Nieder-Österreich*, N. S., t. XI, Vienne 1928. KARL LECHNER, *op. cit.*

<sup>47</sup> J. LUTÉCZI, *A nyugat első magyarságelménye*, in *Ahogy Lehet*, t. IV, No 37, Paris 1951. S. DE VAJAY, *A tournusi kaland margojara*, in *Ahogy Lehet*, t. V, No 47, Paris 1952.